

ANNE-CHARLOTTE LACROIX

# PRESSÉE DE VIVRE

Combat d'une jeune anorexique



Enrick  Éditions



PRESSÉE DE VIVRE

Combat d'une jeune anorexique



# PRESSÉE DE VIVRE

Combat d'une jeune anorexique

Par Anne-Charlotte Lacroix

© Enrick B. Éditions, 2018

ISBN : 978-2-35644-337-3

Conception couverture : Marine Lacroix

Tous droits réservés

En application des articles L. 122-10. L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie. Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

# Avant-propos

Ce recueil est l'œuvre d'une vie. De *ma* vie.

À travers ces quelques lignes, je vous confie une partie de mon moi le plus sombre. Ce *moi* méconnu de mon entourage. Chaque passage, chaque mot retrace un moment de ma vie, une instantanéité. Écrit dans le vif, tel un journal intime, je n'ai opéré aucun changement de syntaxe afin de conserver une certaine *part* d'authenticité. Cette part qui révèle toute la brutalité de cette maladie qu'est l'anorexie.

Ce livre part à la quête d'une identité ou, plus exactement, de mon identité. Il engage un véritable dialogue entre la maladie et moi-même en retraçant les rouages de cette affection, hélas bien trop connue de notre société et qui, pourtant, reste incomprise.

Je ne cherche ni compassion, ni pitié. Toutefois, si mon témoignage permet d'aider à mieux comprendre les mécanismes de l'anorexie et d'apporter un soupçon d'espoir à ses victimes, alors j'aurais apporté ma pierre à l'édifice.

Anorexique.

Longtemps, je n'ai pas réussi à prononcer ce mot. À mettre une étiquette sur le mal qui se propageait en moi. Dénis, peur, honte m'empêchaient de faire face à la réalité. Ma naïveté juvénile me faisait croire en ma supériorité. Je contrôlais mon corps. À tout moment, il m'était capable de remanger. C'est ce que je croyais à l'époque.

Anorexique.

Un terme qui angoisse, inquiète et fascine à la fois.

« Je suis anorexique. »

Mes membres frissonnent, mon pouls s'accélère, mes poils s'hérissent lorsque mes doigts tapent ces mots. Encore aujourd'hui, j'ai dû mal à le dire. Peut-être parce qu'inconsciemment, un sentiment d'hypocrisie surgit lorsque j'aperçois mon reflet dans la glace. Aujourd'hui, mon poids n'est plus en adéquation avec ce terme. Et pourtant, je ne me suis jamais sentie autant concernée par cette maladie.

Quel drôle de mal.

L'anorexie n'est pas un choix. On ne se réveille pas un matin en se disant « à partir d'aujourd'hui, je ne mange plus. ». C'est un mécanisme de défense bien plus pervers. Plus cruel aussi. C'est un mal qui vous grignote petit à petit. Une mort lente. L'anorexie vous manipule en vous faisant vous sentir incomplet sans elle. Et par la force des choses, elle vous fait croire en son amitié. *Elle* devient personnage. Destructrice, l'anorexie aspire votre personnalité, fait de vous une machine qui tourne sans carburant. Des robots qui ne ressentent plus rien, voilà ce qu'elle fait de vous. De nous. De moi. Perverse, elle l'est en vous laissant croire que vous avez gagné la guerre. Mais elle est toujours là. Elle guette. Elle se maquille, se déguise à travers la boulimie, la dépression, les envies morbides. Elle attend le bon moment. Ce moment où vous baissez la garde. Elle ne vous laisse jamais tranquille et vous devez vivre avec. Apprendre à l'apprivoiser, la contrôler. C'est un combat inégal que vous entamez. Un combat entre votre inconscient et vous-même, un combat qui ne devrait pas être. Un combat de toute une vie. Le combat de ma vie.

Ce livre est l'occasion de mettre à nu la férocité de cette maladie, de montrer l'angoisse qui empoisonne les personnes atteintes de ce trouble psychologique. L'angoisse du lendemain et toujours cette même question qui nous hante : « et demain ? ».



*Qu'en sera-t-il de demain ?*

Je joue de la ponctuation pour témoigner de cette angoisse.  
Derrière chaque saut de ligne se clapit un besoin de reprendre  
mon souffle.

De faire une pause.

D'assimiler l'information.

De digérer l'horreur que je vis au quotidien.

Que je vivais il n'y a encore pas si longtemps.

Ces pauses, je me les suis accordées là où la vie n'a pas  
voulu m'être si clémente. C'est ma petite revanche personnelle.

## Camille

Par pudeur ou peut-être facilité, je m'exprime tout au long  
du recueil à travers le personnage de Camille. Cet avatar, j'y  
tiens beaucoup. Pourquoi Camille ? *Camille*, *béquille*, *brindille* ?  
Un prénom de transgression, à la fois féminin et masculin.  
Un mélange des genres. Un prénom unisexe qui dispose d'une  
double identité. Deux identités contraires. C'est certainement  
pour toutes ces raisons et ces rimes.

Afin de préserver ma sœur jumelle, qui se bat toujours  
contre cette maladie, j'ai supprimé son personnage dans  
certains passages.

Camille est une petite chose fragile derrière une carapace  
impénétrable. Elle est un paradoxe à elle seule, elle est ce que  
je suis, ce que je ne m'avoue pas. Camille, c'est un bout de  
femme de dix-sept ans dont la beauté juvénile est somme  
toute « banale ». Ni moche ni jolie, mais elle a ce caractère  
qui la différencie des autres. Ce caractère qui lui donne cet  
air sûr et hautain. Certain le caractérise comme une froideur  
qui ne laisse aucune place à l'excentricité ou au déballage de

sentiments. Ce caractère qu'elle s'est forgé pour combler un mal-être qu'elle refoule depuis plusieurs années.

Derrière l'apanage des beaux quartiers du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, les sacs de marques et les soirées mondaines se cache une famille dans la tourmente.

Camille a une sœur jumelle, Mélodie. Tombée en dépression à l'âge de 14 ans, Mélodie n'était alors plus que l'ombre d'elle-même. De son regard absent, Camille s'en souvient encore. Ces yeux perdus dans le vide, victimes de la dureté de la vie. Mélodie était la plus fragile des deux. Discrète, elle écoutait attentivement ceux qui l'entouraient, s'imprégnant de leur culture et de leurs gestes. Elle apprenait à vivre en silence. Lorsqu'elle ouvrait la bouche, ses mots étaient pesés, pensés, et sonnaient toujours justes. Elle n'aimait pas le bavardage. Les discussions de son âge ne l'intéressaient pas – trop puérides. Parler fringues, maquillage et sentiments, très peu pour elle. Mais, par-dessus tout, Mélodie ne voulait pas déranger.

Camille était tout l'opposé. Pipelette, extravertie, grande gueule, elle aimait les embrouilles et foutre la merde. Bafouer les règles et aller toujours plus loin. Tirer la corde jusqu'à ce qu'elle rompe. Hypochondriaque, elle avait toujours quelque chose qui n'allait pas et se plaignait sans arrêt.

À côté, leur aînée de trois ans, Marine, vivait d'amour et d'eau fraîche. Stéréotype parfait de l'artiste bien dans sa peau et en harmonie avec la vie.

Toutes les trois s'épanouissaient malgré l'absence d'un père happé par le travail. Occupant un poste haut placé, elles ne le voyaient que très peu. Toujours en déplacements ou rentrant à des heures tardives, il souhaitait bonne nuit à des murs – ses filles dormaient déjà. Contrairement à elles, leur mère s'en était accommodée. Mais comment lui en vouloir ? Avait-il le choix ? Était-il heureux ? Camille s'interroge. L'avait-elle jugé trop sévèrement à l'époque ? Il y avait toujours eu un bras de fer entre eux. Camille n'acceptait pas son autorité. Celle d'un père qui n'était jamais là. D'un père dont le regard exigeait la perfection. Camille le craignait et l'admirait en même

temps. Lui qui s'était forgé tout seul. Parti de rien, il avait su se propulser tout en haut de la hiérarchie. Un ingénieur de renom, un manager, un chevalier de la légion d'honneur, un poète, un musicien hors pair, un amoureux des notes et des mots, son père.

Quant à sa mère, architecte d'intérieur, issue d'une famille de vigneronns, elle avait été élevée à la dure. Sa mère avait connu la guerre et son père était parti au combat. Rebelle, elle avait rapidement quitté le nid familial pour suivre son rêve. C'était une belle femme, charismatique, passionnée de culture avec une soif de vivre que Camille enviait. Oui, elle enviait sa mère. Cette épouse qui avait réussi là où Camille avait échoué : l'adolescente n'avait pas l'optimisme de sa mère.

Ce sentiment d'infériorité permanent envers les membres de sa famille rongeaient la brindille.

Camille souffrait du syndrome de la *vérité*. Elle savait. Elle savait qu'après la mort, il n'y avait rien : pas de paradis, pas de place auprès d'un dieu, pas de « repose en paix » ni d'existence d'un autre monde ; rien. Le trou noir. Le néant. Elle méprisait ce genre d'absurdités que le genre humain s'est inventé par peur. Elle savait que le monde n'est qu'une parodie, une triste pièce de théâtre dont le rôle principal est tenu par chaque être humain et qui se finit toujours de la même façon. Il n'existe qu'une seule porte de sortie et personne ne peut y échapper. Pour elle, la vie n'était qu'un jeu. Un jeu dont seuls les perdants sortent vainqueurs.

Camille était le stéréotype parfait de l'adolescente paumée, mal dans sa peau. J'aurai aimé pouvoir la rassurer et lui dire que tout s'arrangerait, mais je ne pouvais lui mentir.

Camille est melanco-anorexique et voici son histoire.



# Prologue

Aujourd'hui.

Il était ému. Elle pouvait le voir à ses yeux, dans son silence. Il l'écoutait. Ne prenait aucune note. Il écoutait le récit de la vie d'une patiente brisée par la vie.

Camille parlait. Déballait tout. Toutes les merdes qu'elle avait dû encaisser, les épreuves qu'elle avait dû surmonter. Les raisons de son anorexie. Du jeu mortel qu'elle avait mis en place. De sa soif de vivre à travers la mort ; cette soif d'exister aux yeux des autres, cette même soif qui pousse à l'extrême. Vivre à travers la mort. Cet appel à l'aide, ce besoin de reconnaissance, ce fardeau qu'elle avait dû porter seule à l'âge de 14 ans.

Le regard du docteur Jost était rempli de compassion pour cette jeune brindille qui se battait pour sa vie. Pour la première fois, il ne parlait pas. Il la laissait parler. Il fallait qu'elle crache son venin, qu'elle crache la mort.

À 14 ans, la vie de Camille avait été brisée. Elle avait perdu l'insouciance de son adolescence. Forcée à devenir adulte, elle avait mis de côté sa jeunesse. Un combat plus important l'avait appelée. Le combat que toute sœur aurait mené. Elle avait sacrifié un bout de sa vie pour *Elle*. Mais elle ne regrettait rien. Elle l'aimait plus que tout. Elle était prête à mourir pour *Elle*.

À ces mots Camille se souvient d'une phrase que son psychiatre, le docteur Jost lui avait dit un jour, alors qu'elle était à la clinique.

— Camille, l'amour ce n'est pas ça. On ne meurt pas pour quelqu'un. On vit. On est prêt à vivre pour la personne que l'on aime. Il n'est aucunement question de mort.

Oui, mais si on était de trop ? Si deux, c'était trop ? S'il fallait disparaître pour lui laisser plus d'espace, plus d'oxygène ? La gémellité est une chose complexe. Un lien invisible et puissant qui relie deux êtres. Un lien que personne ne peut briser, à l'exception des protagonistes.

Comment doit-on réagir lorsque l'on est spectateur de la perte de sa sœur jumelle ? Aucun bouquin ne dit quoi faire. Alors, on fait ce que l'on croit bon de faire. On fait ce que nous dicte notre instinct. On donne tout. Sans attendre en retour. On est prêt à tout pour retrouver une sœur perdue. Pour sauver notre moitié. On est prêt à la laver, la maquiller, la coiffer, même à couvrir ses absences en cours en prenant sa place. Qu'est-ce que vous feriez si vous voyez votre âme sœur se laisser dépérir ? Pleurer toutes les larmes de son corps sans savoir pourquoi. Pleurer la vie. Vous êtes tout simplement impuissant. Que faire lorsque votre sœur ne veut plus se battre, ne veut plus de cette vie ? Que faire lorsque votre sœur ne parle plus ? Que faire lorsque son regard se perd dans le vide ? Qu'il n'y a plus aucune trace d'humanité en elle ? Que faire lorsqu'un matin, vous découvrez une lettre d'adieu sur votre bureau.

Que fallait-il faire ?

Camille n'avait pas toujours été tendre avec Mélodie dans le passé. C'est vrai qu'il lui était arrivé de lui jeter un ordinateur en pleine figure, ou un sèche-cheveux. Mais la brindille ne pensait pas que cela aurait pu avoir une incidence sur sa sœur. Elle ne pensait pas être devenue son bourreau. Alors, on répare

ses erreurs. On fait en sorte qu'elle existe plus que soi-même. On s'oublie.

Après que Mélodie se soit effondrée, Camille n'avait plus rien. En l'espace de quelques mois, elle avait perdu son insouciance, son amour de jeunesse et maintenant sa sœur. Alors, on arrête de manger. On se punit. Après tout, c'est notre faute si on en est arrivé là. Tout ceci ne serait jamais arrivé si Camille n'avait pas existé.

Alors, on disparaît parce qu'on n'a tout bonnement plus la force de continuer. Quand on nous a tout pris, que nous reste-t-il si ce n'est notre corps ? Quand on perd le contrôle de sa vie, il nous reste la mort. Elle, on peut la contrôler. Alors Camille va la contrôler. Habilement. Elle va se laisser mourir pour exister aux yeux des autres.





PARTIE I

# L'enfermement



## Un demi-pamplemousse par jour

Camille venait d'obtenir son BAC Économique et Social. Elle avait 17 ans et elle s'en foutait.

Elle se tenait debout dans la cour du lycée Janson de Sailly. Elle était seule, et pourtant Paul Aldrich était venu la soutenir.

Camille se souvient d'avoir attrapé la main de son ami sur le chemin. Pas par peur, mais pour se sentir vivante.

Elle se souvient d'avoir vu son nom sur la liste des admis.  
*Toujours rien.*

Elle se souvient de *Lui*, la serrant dans ses bras. Hadrien venait d'apprendre qu'il avait lui aussi obtenu son Bac. *Son* Hadrien. Un amour d'adolescents. Une histoire qui la rongait encore.

Puis, plus rien.

Hadrien était passé à quelqu'un d'autre, laissant Camille seule au milieu de ce brouhaha, de ces accolades. Seule face à sa solitude, à ce vide qui la gagnait chaque jour un peu plus. Elle était comme étourdie. Trop de monde d'un coup. Trop d'amour. Trop de tout. Et pas assez.

Camille n'était plus. À ce moment-là, elle ne se doutait pas qu'elle tombait dans les prémices de la mort. Dans cette maladie que l'on nomme l'anorexie.

Pour fêter leur réussite, Camille et ses amis étaient partis pour quelques semaines. Ils s'étaient retrouvés dans un appartement à St Raphaël, passant leurs journées au bord de la mer et leurs soirées autour d'une bouteille de vin. Personne ne semblait remarquer le nouveau comportement de la brindille.

À cinq heures du matin, quand la faim la gagnait, elle se levait pour prendre son petit déjeuner qui se résumait à un bol de Spécial K aux copeaux de chocolats au lait. Le seul petit plaisir qu'elle s'octroyait à l'abri des regards. Par pudeur. Manger était devenu un acte vulgaire.

À midi, elle prétextait ne pas avoir très faim et ne mangeait que deux Coraya avec quelques feuilles de salade et des tomates cerises. Le soir, c'était gaspacho ! Et c'était tout. C'était tout pour la brindille.

Au bout de quelques jours, Paul Aldrich s'était étonné du peu de nourriture que Camille ingérait. Un soir, il l'avait tourné en rigolade.

— Qu'est-ce qu'un grain de riz dans la cuvette des toilettes ?  
Camille venant de vomir son repas !

Ils partirent tous dans un fou rire. Pourtant, Paul Aldrich venait sans le savoir de prédire l'avenir de son amie.

\*

En rentrant de vacances, Camille avait perdu beaucoup de poids, mais cela ne semblait inquiéter personne.

Était-elle si transparente aux yeux des autres ?

Que fallait-il faire pour qu'on la remarque enfin ? Elle voulait crier son désespoir mais préféra sauter le repas du soir. Les mots sont parfois plus durs que les gestes ou bien est-ce l'inverse ?

Au bout de quelques mois, Camille ressentait de moins en moins la faim. Elle venait de rentrer en première année de droit à ASSAS. En parallèle, elle suivait une prépa où elle fit

la connaissance d'Anne. Un rayon de soleil. Anne la faisait sortir, lui faisait oublier ses démons, ce vide qui gagnait de plus en plus de terrain. Ensemble, elles étaient allées au weekend d'intégration organisé par la fac, sur un terrain de camping au milieu de nulle part.

Qu'est-ce qu'elles avaient ri ce jour-là. Elles s'étaient installées dans un bungalow avec deux autres amies.

À seize heures, alors que ça parlait « chiffons », « sacs » ou encore « maquillage », une des filles interpella Camille.

— Qu'est-ce que j'aimerais avoir tes jambes... Elles sont parfaites !

Camille était couchée sur son lit, tête en bas et jambes contre le mur. Elle voulut répondre à son amie, que non, non, elle n'aimerait pas avoir ses jambes. Non, elle n'aimerait pas faire son poids. Ses jambes, c'étaient son désespoir ; son poids, le vide qui s'emparait d'elle. Alors non, elle n'aimerait pas être à sa place.

Au lieu de ça, Camille sourit et la remercia.

Son régime alimentaire évoluait de jour en jour, et son poids avec. Elle avait stoppé les déjeuners et dîners et ne mangeait plus que son bol de céréales du matin. Elle pesait 41 kilos pour 1m62.

Sa maigreur commençait à se faire remarquer. Anne essayait de la raisonner comme elle pouvait, en vain. Elle n'avait pas faim. La nourriture était devenue sa bête noire. Elle en avait peur. Et puis, à quoi bon nourrir un corps déjà mort ?

Au restaurant, pour éviter toutes remarques désobligeantes de la part des serveurs, Anne commandait pour deux. Une entrée, que Camille faisait fi de manger, et un plat pour elle. Quand le serveur leur tournait le dos, Camille passait son entrée à son amie qui la mangeait. Une fois l'assiette engloutie, c'était retour à l'envoyeur. Camille se retrouvait face à une assiette vide. Vide. Tout comme elle.

\*

À présent que sa perte de poids était visible, sa famille commençait à s'inquiéter. On devinait ses côtes et son bassin. Camille exhibait sa maigreur, comme on exhibe son existence aux yeux de tous.

Un matin, alors qu'elle se dirigeait vers la salle de bain, elle croisa sa mère dans le couloir. Elle lui agrippa le bras et la força à se peser devant elle. Prise par surprise, Camille refusa mais capitula rapidement sous la menace de sa mère. Le résultat fut sans appel : 39 kilos.

Camille fondait à petit feu. Mais elle se disait que 39, ce n'était pas encore assez. Il fallait perdre encore. Ce n'était plus son poids le problème, mais les chiffres. Elle n'aimait pas ce 39. Il était vulgaire. Non, elle voulait un 35. C'est beau 35. C'est poétique, franc. Alors que le 39, c'est timide ; ça s'agrippe au 40.

Effrayée, la mère de Camille l'obligea à manger trois fois par jour. À ces mots, la jeune fille vacilla. Il fallait qu'elle trouve un subterfuge.

— D'accord, je vais manger, mais seule. J'attendrai que vous ayez terminé pour me mettre à table. Je n'arrive pas à manger avec vous.

Sa mère n'avait pas d'autre choix que d'accepter. Ce soir-là, comme convenu, Camille s'installa à la table de la cuisine, désertée par sa famille. Elle se servit de poisson et de légumes, fit du bruit avec ses couverts pour feindre de manger puis cacha la nourriture dans une petite serviette qu'elle fourra au fond de la poubelle. Ni vu, ni connu.

Ce manège dura des mois.

Des mois de dupe. Son régime alimentaire finit par ne se résumer qu'à un demi pamplemousse par jour.